





**BEAU-FILS**

## Du même auteur

L'eau froide efface les rêves

*Régine Desforges, 1989*

*Ancrages, 2000*

Comment font les autres ?

*Seuil, 1994*

Rassurez-vous, tout le monde a peur

*Seuil, 1999*

*ARIANE LE FORT*

# BEAU-FILS

r o m a n

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
*27, rue Jacob, Paris VI<sup>e</sup>*

Cet ouvrage est publié  
sous la direction de René de Ceccatty

ISBN 978-2-02-106695-1

© ÉDITIONS DU SEUIL, JANVIER 2003

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

*À Françoise Blaise*





Hier soir, je suis descendue le retrouver dans la cave. Il était assis, me tournant le dos, vêtu de son bleu de travail dont il avait coupé les manches : il avait perpétuellement les bras et les mains enduits de terre humide. Mes pieds nus sur le sol étaient froids, rencontraient la poussière et la terre séchée, je me suis approchée de lui, je me suis glissée derrière son dos tranquillement courbé sur son tour. C'est effrayant, un homme qui ne vous aime plus et qui travaille en silence.

L'espace d'une seconde j'ai failli poser une main sur son épaule, c'était comme une réminiscence, et ça aurait pu aider, qui sait ?... Peut-être les hommes travaillent-ils pour oublier qu'ils sont tristes. Mais

non, Marien n'était pas triste. Je crois même qu'il était parfaitement content. Il a éteint le tour, qui faisait un bruit de frelon, a glissé un mince fil de fer sous l'assiette terminée avec cette précision qui m'impressionnait toujours, puis il s'est levé pour poser l'assiette molle et luisante à côté des autres sur l'étagère et j'ai compris que j'aurais mieux fait de rester au fond du lit en affichant chaque nuit la même impassibilité que l'armoire de la chambre, plutôt que d'être là, debout et bras croisés, dans la poussière qui m'asséchait les pieds. Même pas indésirable.

À l'aide d'un chiffon, il a frotté les bords de l'assiette, très légèrement. Puis il en a essuyé une autre, lissant le pourtour du bout du doigt. Il allait peut-être faire ça pendant une heure, en feignant de ne pas me voir, postée à un mètre de lui. Mais non, malgré la satisfaction qu'il semblait éprouver à faire ce petit travail il s'est tout de même tourné vers moi. Il n'était pas très grand, assez trapu et large, et sa combinaison amputée des deux manches le faisait paraître plus large encore. J'avais toujours aimé son corps compact et ferme, ses mains rugueuses et épaisses, ses fesses étonnam-

ment douces, ses yeux bruns aux paupières un peu tombantes, il me plaisait encore.

– Tu ne dors pas ?

Et le plus drôle, c'est qu'il avait l'air surpris. On est restés un moment silencieux. Puis il s'est rassis sur le tabouret et il a raclé la terre qui collait sur le tour. Ensuite il a jeté les petits bouts de terre humide dans la poubelle en plastique posée à côté de lui, il a frotté le reste avec une vieille éponge, je ne l'avais jamais regardé faire avec autant d'attention. Les hommes sont étonnants. C'était comme si on n'avait plus qu'à s'habituer, comme si c'était normal de vivre désormais dans un champ de cailloux secs et pointus et froids. Je me suis tenue un long moment derrière lui, un très long moment, ce n'était pas la première fois que je faisais irruption comme ça, mais cette fois je me taisais, inutile de crier, autant essayer de faire vibrer un arbre en grattant l'écorce de ses ongles. Je me taisais, essayant de deviner ce qu'il ferait si je lui disais avec ma voix d'avant, celle des caresses, des promesses : Viens te coucher avec moi... Il ne bougerait pas de là, j'en étais à présent certaine. Ma demande glisserait par terre, formant un petit tas

mouillé et incongru au milieu de la poussière de terre brune.

Alors enfin j'ai lâché dans le silence :

– Si c'est comme ça, il vaut peut-être mieux que je m'en aille...

Phrase que je tenais à l'abri, conservée dans un petit sac fermé, et qui, aussitôt prononcée, m'est apparue comme la seule chose sensée à dire.

Il se taisait toujours. Il a actionné le bouton pour faire démarrer le tour, il a pris une boule de terre qu'il a jetée sur la plaque, en son juste milieu. J'aurais voulu lui tordre le bras pour que cette maîtrise insupportable le quitte un petit instant. Enfin il a ouvert la bouche, en se tournant vers moi :

– Tu as raison, Lili. C'est peut-être mieux que tu t'en ailles.

Et tout à coup il a souri, soulagé, un peu penaud, juste un peu penaud, en me regardant de ses yeux brillants sous les paupières tombantes. Et voilà. Rien de fracassant. J'étais sans doute la seule à avoir entendu le bruit d'une herse tomber sur les pavés. Mon estomac s'est noué malgré moi, et j'ai pensé qu'on y était vraiment, qu'à partir de maintenant la simple idée de me déshabiller devant lui

était une idée obscène quand une minute avant c'était encore pensable. Pensable seulement. Faisable, je ne sais pas. Marien ne m'avait plus vue nue depuis des semaines, peut-être avait-il perdu jusqu'au souvenir de mon corps, à mon avis il n'y pensait jamais.

Il a fallu quelques minutes, oui, un bon moment tout de même, pour que les mots prononcés se mettent à flotter dans l'air avec une apparente légèreté, c'était moins douloureux que prévu, il se passait quelque chose et c'était déjà ça, on quittait le désert de pierraille, le silence, la touffeur. Il était plus de minuit et on est restés là, lui assis et moi debout, contemplant sans rien dire les murs sombres de la cave, et c'était la première fois depuis des semaines, des mois, qu'on se tenait ainsi l'un près de l'autre avec la conscience d'être proche d'un être vivant et chaud. Sur les étagères, à côté des assiettes de Marien, séchait un service de petits bols à thé qui ne lui ressemblaient pas, ils étaient de taille inégale, leur assise trop étroite, mais je les trouvais jolis, délicats bien qu'un peu maladroits.

– C'est à Matthias ?

– Oui. C’est pas mal, non ?

On parlait à voix basse, on était tous les deux fatigués, mais tellement moins tendus, on aurait presque pu croire qu’ensuite nous irions dormir en feignant d’oublier ce qui avait été dit, mais non, cette minute étrange et douce ne se reproduirait pas, simplement les fins ressemblent souvent aux débuts. Et j’ai pensé à Matthias qui dormait là en haut, qui peut-être attendait de voir ce que la nuit réservait, après m’avoir sans doute entendue descendre l’escalier. J’ai pensé que c’était curieux d’aimer ses bols à thé sans la moindre réserve, comme avant, quand tout chez lui me plaisait tant. Maintenant que je me décidais enfin à partir, je ne lui en voulais plus, je ne le détestais plus.

J'ai fini par regagner la chambre où Marien ne viendrait pas, il se coucherait plus tard dans le canapé du salon d'où ses pieds dépasseraient. Je suis passée devant la chambre où Matthias dormait peut-être. S'il avait été mon fils, je serais sans doute entrée pour regarder son corps étendu, je me serais assise au bord du lit sans crainte de le réveiller, j'aurais peut-être même caressé le haut de son dos, tranquillement assurée de pouvoir tout me permettre depuis la première minute de sa vie. Sans même y réfléchir. Et je l'aurais contemplé en pensant dans un moment d'éblouissement : Dieu qu'il est devenu grand d'un seul coup... quand il est allongé c'est encore plus frappant, comment sa tête

a-t-elle pu un jour tenir tout entière dans ma paume arrondie ? Incroyable, incroyable... C'était probablement ce genre de pensées, un peu ineptes peut-être, quelle importance ? qui traversaient l'esprit des mères calfeutrées dans la pénombre et le silence, quand elles regardaient leur enfant dormir.

Matthias avait seize ans, une tête de plus que moi, des pantalons déjà trop larges pour moi, je n'avais jamais tenu dans mes mains son petit crâne rouge et duveteux. J'ai dépassé la porte de sa chambre sans l'ouvrir, j'aurais pourtant aimé m'y glisser un instant, le réveiller pour lui dire que je m'en allais, il était temps, peut-être était-ce ça qu'il penserait. Allez savoir... C'était curieux de songer que je ne le verrais plus non plus, comme s'ils avaient tous deux fait partie d'un même lot auquel je ne pouvais plus prétendre.

Je suis entrée dans ma chambre, dont la porte était restée entrebâillée, le lit n'était défait que d'un côté, je ne sais pourquoi je persistais à n'occuper chaque nuit que mon côté à moi, je me suis fauillée dedans. Mon passage dans l'escalier et le couloir n'avait pas suffi à ôter toute la poussière de mes



pieds, ils étaient noirs de crasse. Je les ai frottés contre le drap de lit blanc, soyeux, changé le matin même pour mon bonheur à moi. Je les ai frottés avec un petit plaisir coupable, puis je me suis déplacée vers le côté de Marien où les draps encore lisses sentaient la lessive, une lessive sans parfum qui me faisait juste penser à une fenêtre ouverte. Pendant un long moment, j'ai guetté les bruits qui venaient d'en bas, j'étais crispée, tendue, aussi à l'aise dans ce lit empoussiéré que si j'avais occupé un bureau qui ne me revenait plus de droit, que si j'avais été surprise affalée sur mon siège à roulettes au lieu de le débarrasser en vitesse.

Alors je me suis encore relevée, il y a des nuits comme ça, où dormir semble être une donnée superflue, et je suis retournée dans le couloir, en tentant de garder mes pieds silencieux comme je l'avais fait à l'aller. Devant la chambre de Matthias j'ai tendu l'oreille, peut-être ne dormait-il pas encore, puis, avec délicatesse, j'ai actionné la poignée et la porte doucement s'est ouverte. La pièce était plongée dans le noir et il traînait dans l'air, malgré la fenêtre entrouverte, un tas d'odeurs entre-

mêlées de vieux papiers, de térébenthine, de peinture et de colle, et de corps endormi. Toujours dans le plus grand silence, j'ai longé son bureau. Le lit se trouvait à l'autre bout, près de la fenêtre, et il fallait, pour y arriver, prendre mille précautions afin d'éviter le monceau d'objets qui traînaient sur le sol : bouts de vieilles planches et rouleaux de papiers peints, un saladier plein de clous et de morceaux de métal, des pinceaux dans des pots de confiture, des tubes de peinture et de colle, une petite caisse à outils, une foule d'objets hétéroclites dont il ferait quelque chose un jour. Je crois que Matthias s'amusait plus que son père, il donnait à ses mains une infinité de champs dans lesquels se promener, il semblait, grâce à ça, avoir déjà atteint sans la chercher une forme de bonheur terrestre.

Il dormait profondément, la tête à moitié enfouie dans l'oreiller, un bras pendant par terre, le corps recouvert d'un léger drap. Je me suis approchée de lui, aussi discrète qu'un chat, et, après une petite hésitation, je me suis assise sur la tablette du radiateur, près de la fenêtre entrouverte qui laissait passer un peu d'air frais. Je n'avais plus la moindre envie de le réveiller, j'avais juste envie de rester là,

à le veiller dans la pénombre, comme le jour de son accident de vélo. Ce jour-là, c'était moi que l'hôpital avait appelée, Marien donnait un cours de l'autre côté de la ville, et la mère se trouvait à l'étranger quelque part, où exactement, je ne sais plus. Alors j'y étais allée, en courant, les mains moites, voir ce gamin de quinze ans qui s'était fait renverser et qui gisait, inconscient, dans une chambre de l'aile de l'hôpital réservée aux enfants, où les cris des tout-petits et les pleurs des nourrissons déchiraient notre silence. Et, pendant ce long moment où j'ai été seule avec lui, comme il n'y avait rien à faire d'autre qu'attendre en regardant son visage marqué de coups, je me suis surprise à compter, avec ce besoin d'exactitude qui peut paraître si dérisoire dans des moments pareils et qui permet pourtant de rendre ces moments-là supportables, le nombre d'heures que nous avons passées ensemble, le nombre de repas que nous avons pris depuis que je le connaissais, le nombre de nuits que nous avons partagées séparés par une simple cloison, comme si ces repas, ces nuits et tous les autres instants vécus jusque-là étaient des petits morceaux de tissu cousus bout à bout, formant la couverture

dans laquelle j'aurais voulu l'envelopper pour qu'il n'ait ni froid ni mal. Une couverture plus petite que celle que son père apporterait dans les minutes suivantes, qui n'avait pas la souplesse des étoffes depuis longtemps utilisées, mais qui était bien là, me réchauffant les doigts, que j'ai osé du même coup promener furtivement sur son bras immobile, donnant à ma présence tout son sens.

Il a brusquement changé de position et j'ai sursauté sur mon radiateur. J'avais peur à présent qu'il me voie, qu'il me devine, que, tout embué de sommeil, il se demande ce que je faisais là dans l'ombre, à le veiller en intruse, après ces dernières semaines de froideur ; qu'il s'imagine je ne sais quoi, qu'il s'effraie sans raison. Mais il ne s'est pas réveillé, il a simplement ramené les deux bras sous son oreiller et tourné son visage vers le mur. Je me suis éloignée à pas prudents vers la porte en pensant, c'est curieux, qu'il allait peut-être me manquer plus que son père.



